MYCOLOGIE

La nomenclature mycologique des Lissongos

par **Roger HEIM**
Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle
Membre de l'Institut

M. Roger Heim vient de publier dans la Revue Sciences *(juillet-août 1963) un essai d'ethnomycologie africaine, accompagné de nombreuses illustrations, qui met en évidence la richesse du vocabulaire utilisé par l'important groupe ethnique des Lissongos de la République Centrafricaine dans la connaissance des champignons. Cette nomenclature révèle à la fois l'acuité d'observation et les tendances imaginatives de ces Africains. Nous avons pensé que de ce travail méritaient peut-être d'être détachés quelques emprunts. On les trouvera ci-après.*

Il en est du champignon comme de la langue selon Esope : pour les Romains et les épicuriens du palais, ils constituaient le plat des Dieux, si hautement estimé que le proverbe romain déclarait qu' « il est plus sûr d'envoyer un messager avec de l'or et une tunique qu'avec des champignons » ; pour les Papous, il est, d'une autre manière, une nourriture providentielle. D'ailleurs les classifications établies d'après les degrés de la succulence fongique différeraient selon les races, car les qualités exigées des utilisateurs sont bien différentes de l'une à l'autre. Le Schizophylle (*Schizophyllum commune* Fr.), polypore lamellé et cosmopolite à « feuillets fendus sur l'arête », propre aux vieux bois morts, aux pieux de clôtures et aux troncs d'arbres, exceptionnellement aux arbustes et aux fruits vivants, fort goûté des Asiatiques, des Malgaches et des Africains, est une espèce coriace, introduite surtout en potages, que nous n'aurions pas idée d'utiliser en raison du fait que nous cherchons dans une telle consommation moins le patient plaisir de la mastication que la sapidité d'une chair, non pas molle, mais tendre. Ainsi s'explique que nous n'attribuions au Schizophylle, aussi ligneux que commun, aucun nom vulgaire alors que la plupart des populations asiatiques et africaines le désignent par un terme vernaculaire (en lissongo, *kakala*). Par contre, les champignons noirs des Chinois, dont l'usage s'étend à Madagascar et à l'Afrique tropicale (*Auricularia auricula Judæ* Fr., *polytricha* Mont., *porphyrea* Lév.), ont été adoptés dans les restaurants chinois partout où il en existe, en Europe comme aux Etats-Unis. Certes, nos marchés les ignorent, quoique assez répandus chez nous. Ainsi s'explique la diversité des termes qui désignent les Auriculaires dans la plupart des langues et des dialectes d'Asie et d'Afrique Noire : c'est qu'on les mange ! Tels sont les *nâm méo* des Viet-Namiens, qui sont les *móc-nhi* des commerçants chinois, les *mao bât* des Moïs, également appelés *hâm tai méo*. Il est remarquable que les Lissongos de la République Centrafricaine distinguent sous des vocables différents les diverses espèces d'Auriculaires, réservant le mot de *dédé* (1) aux formes gélatineuses, particulièrement aux types *fucoides* Pers. et *tremellosa* Fr. Par contre, les Auriculaires membraneux et non gélatineux sont désignés sous d'autres termes : *l'Aur. lanosa* Heim, couvert d'une toison ocracée, est le *toungongobo*, du nom *ngobo* qui

(1) Un terme général désigne bien entendu l'ensemble des champignons en lissongo, et on le retrouve en lingala : **boua**. En m'baka, ils se nomment **tourou** et en sango (la langue la plus répandue dans cette région forestière) **gougou**.

Source MNHN, Paris

désigne la peau de l'antilope dont les femmes Lissongos font un coussin qu'elles placent entre leur dos et la hotte, la comparaison traduisant l'aspect fripé et le revêtement velu-tomenteux de celle-là, et les Auriculaires du groupe *auricula Judæ*, comme *ampla* Lév., portent le nom de *mokédékédé*.

Les noms spécifiques lissongos selon la forme

Si les appellations latines ou scientifiques recherchent, en Europe, leur inspiration fréquemment dans la forme du champignon — le profil du chapeau, la largeur ou la décurrence des lamelles, leur écartement, la robustesse du pied, la striation de la marge piléique, par exemple —, ces caractères physionomiques orientent bien peu les dénominations vernaculaires des populations tropicales, en particulier des Lissongos. Leurs choix des noms ne sauraient révéler une propension à l'analyse morphologique et détaillée de l'objet ; le terme de description est rarement objectif, mais bien comparatif, et il s'inspirera alors d'une ressemblance synthétique, physionomique, avec un végétal ou un animal. Ainsi s'explique l'accent poétique qu'il peut impliquer dans des similitudes qui traduisent à la fois une imagination fertile et une acuité d'observation rare. Tel est le cas d'une très jolie espèce d'Afrique tropicale, marasmioïde, l'*Heliomyces Matsihingili* (P. Henn). Heim nov. comb., commune dans la région de Boukoko entre autres, dont le pied élancé, raide et le chapeau plan expliquent le rapprochement avec le *Phrynium*, dont les Babingas utilisent les feuilles pour la couverture de leurs cases ; cette sorte d'éventail foliaire et horizontal, juché sur une canne bien droite et fort longue, suscite une telle comparaison, très heureuse ; d'où le nom du champignon, *bouangongo*, qui est celui de la plante, *ngongo*. Les ressemblances ainsi retenues avec un arbuste, un arbre, avec un panier, ne sont pas exceptionnelles. Le *Termitomyces clypeatus* Heim (en bouclier), au chapeau muni d'un mamelon acéré, est le *momboloko* des Lissongos, le terme *mboloko* désignant en lissongo, comme en lingala, en sango, en babinga, le céphalophe de Maxwell dont les cornes suggèrent une ressemblance avec le perforatorium aigu ornant le centre du chapeau de cet Agaric termitophile. Le mot *bouamboubou* se rapporte à de gros Gastéromycètes globuleux, les *Calvatia* ou le *Langermannia Fenzlii* (Reich.) Kreis., à croissance très rapide, par comparaison avec les *mboubou*, ces poissons qui se gonflent comme une outre (les diodons). Ici, on jugera de la valeur judicieuse de cette comparaison, particulièrement heureuse (et j'ajouterai spirituelle), puisqu'elle exprime à la fois la forme sphérique et la rapidité de développement. Ainsi, dans ces derniers exemples apparaît déjà l'origine zoologique du terme, et, à tout instant, nous retrouverons cette tendance spontanée à rapprocher du champignon un animal.

Selon la couleur

Ici encore, c'est souvent par comparaison avec les teintes d'un animal familier que les Lissongos décrivent la pigmentation d'un champignon donné. D'ailleurs notre notion abstraite de couleur ne correspond guère à une compréhension qui leur soit aisé de définir. Le vocabulaire lissongo en matière de couleurs paraît très limité : *motané* = rouge, *moboubé* = blanc, *mindé* = noir ou bleu. Aucun terme ne se rapporte au vert. Mais le plus souvent l'appellation propre à la couleur est suivie d'un nom comparatif se rapportant à un animal ou à un objet usuel : *motanénguinda* = rouge comme l'antilope *nguinda*, *motanétoulou* = rouge comme le pagne *Toulou*. Parfois, le terme adopté pour la couleur est simplement celui même d'un objet ou d'un produit dont la teinte caractéristique est celle-ci : *maoula* = jaune comme l'huile de palme (qui se dit *maoula*), *tola* = rouge comme l'écorce de l'arbre *tola* (laquelle fournit une teinture rituelle). La Lépiote fauve pourpré sera la *monkangakanga*, couleur d'un oiseau qui se nomme *kanga* (littéralement : « c'est comme les plumes de la pintade » [*sic*]). Le *bouamobaba* possède la couleur de l'arbuste *mobaba*. Les Clavaires, en raison de la diversité de leurs teintes, souvent jaune, rouge ou orange, portent le nom de *bouakongo*, de *kongo* = arc-en-ciel. Ainsi, ces appellations comparatives expriment une idée que nous jugeons poétique en vertu

Source MNHN, Paris

du rapprochement avec une vision ou un objet naturel, mais cette circonstance est simplement liée à une survivance totémique fort explicable puisqu'elle puise sa source dans le clavier de connaissances directement tirées de l'observation et de la vie au sein de la Nature. Il est à noter que nombreux sont les champignons auxquels ne s'applique aucune dénomination en lissongo alors que leur couleur caractéristique pourrait en justifier l'emprunt, mais que les Africains savent parfois les distinguer, sans les nommer, par leur teinte : ainsi, les Pleurotes sont groupés sous le vocable de *mombodo*, toutefois il en est, selon le classement oral — et exact — des Lissongos, des rouges, des blancs et des jaunes.

En somme, les Lissongos désignent les couleurs, celles des champignons, entre autres, non pas selon un code comme nous le faisons nous-mêmes, mais souvent en se rapportant aux teintes qu'offrent des objets, naturels surtout, en premier lieu des animaux, échelle comparative sur laquelle cet article apporte divers exemples.

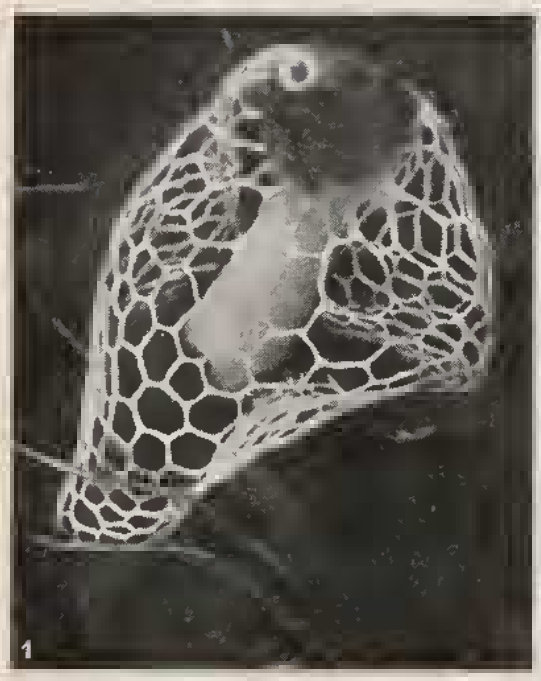
Selon l'odeur et la saveur

Elles ne paraissent qu'exceptionnellement introduites dans les appellations, quoique dans certains cas les qualités sensitives soient parfaitement reconnues des Lissongos : le liquide aqueux du grand *Penzigia papyrifera* est salé, mais cette particularité ne s'insère pas dans le terme spécifique. Indiscutablement, ces Africains sont loin de tirer des qualités de leurs sens les connaissances ou les critères que les mycologues européens utilisent si fréquemment, et parfois avec une subtilité rare.

Selon les propriétés physiologiques, thérapeutiques ou toxiques

Ici, l'intérêt s'aiguise, et la connaissance découvre de nouvelles raisons d'attention. Certes, la toxicité des champignons sera rarement en cause, ce qui tient probablement au petit nombre d'espèces toxiques et aussi à la prudence des Africains à cet égard. L'une des Lépiotes réputées mortelles, à spores étroitement cylindracées, est le *mossokodo*, littéralement « le champignon qui tue le monde », de *kodo* = « la chose qui est morte » (*mosso* est le long couteau utilisé pour tailler les palmiers, mais l'introduction de ce terme dans la dénomination fongique paraît mal explicable). Un *Calvatia* à consistance très ferme, le *boboua*, est considéré comme toxique. Par contre, le *Psalliota aurantioviolacea* Heim vénéneux, n'a pas de nom en lissongo. Cependant, celui, indigène, du *Coprinus erethistes* Heim, qui possède en présence d'une boisson alcoolique les mêmes propriétés physiologiques que le *Coprinus atramentarius* Fr. ex Bull. de chez nous, traduit cette qualité ; on sait, en effet, que notre Coprin noir d'encre peut produire, quand on le consomme en même temps que de l'alcool, du vin ou de la bière fortement alcoolisée, des phénomènes d'érethisme cardio-vasculaire : vasodilatation manifestée par une congestion et cyanose de la face et du cuir chevelu, tachycardie, bourdonnements d'oreille, prostration, refroidissement des extrémités, accompagnés parfois de troubles gastro-intestinaux. L'espèce africaine, quelque peu distincte du champignon européen, est le *tongomokolo* des Lissongos, « le champignon qui fait tourner la tête et le cœur, quand on a bu du vin de palme » (en Côte-d'Ivoire, après sa consommation, « le cœur reste attaché en l'air »). Une autre Collybie, *bouangati*, introduit le suffixe qui signifie « gale » (*ngati*) parce qu'elle provoque des démangeaisons. Si les propriétés thérapeutiques ne sont pas fréquemment incluses dans le terme spécifique sauf vis-à-vis des « maladies de la rate », les Lissongos connaissent cette action qu'ils attribuent à certains champignons comme l'énorme Xylaire, *Penzigia papyrifera* (Link), qui accumule dans son large évidement central un liquide aqueux doué d'une telle propriété, ou encore le *Ganoderma Curtisii* (*glaboua*). Le *Leucoporus Sacer* (Fr.) Pat., fort utilisé en pharmacopée chinoise, retrouve son usage chez les Lissongos où tubercule, stipe, chapeau, sont pareillement employés contre les maux intestinaux ; c'est le *tongôlô*, qui est aussi le nom du bâton sur lequel les vieilles gens s'appuient pour marcher, comparaison que suggèrent la longueur et la régularité du pied de ce polypore (Pl. phot. 1, fig. 3, 4).

Source MNHN, Paris



Pl. I.

Le *Dictyophora phalloidea* ou bouassangui (en haut) ; le *Leucoporus Sacer* ou tongôlo (Gr. : 1 et 2, gr. nat. ; 3, x 0,75 ; 4, gr. nat.).

Source MNHN, Paris

A côté du *Leucoporus Sacer* et de son tubercule, il convient de mentionner une espèce spectaculaire pantropicale, dont le sclérote énorme, qui atteint le volume d'une tête humaine et un poids considérable (jusqu'à près de 3 kg), est le *Pachyma Cocos* Fr. des auteurs, répandu dans les régions chaudes, en Indonésie, en Océanie, en Asie orientale, à Madagascar, en Afrique occidentale et équatoriale (nous avons consacré une étude à cette production, appelée *olatafa*, à Madagascar, où elle est utilisée en sorcellerie et en thérapeutique). Ce sclérote peut germer en donnant naissance à un énorme Lentin : *Lentinus Tuber regium* Fr. Chez les Lissongos, comme parmi beaucoup d'autres populations noires, ce champignon — qui n'est pas rare — sous sa forme végétative est employé en médecine (c'est le *loumou*, souverain contre les maux d'intestin).

Selon l'habitat

L'habitat peut être mentionné dans un sens très général, très vague : le champignon qui pousse dans la plaine, *zâkouzâkou* (*Leucoporus brumalis* (Fr. ex Pers.) Quél., également *Lentinus dichrous* Lév.).

Indiscutablement, c'est auprès des habitats que les Lissongos découvrent la gamme la plus remarquable des sources de leurs appellations. Les Pleurotes ou *komas* croissent sur lianes, sur le bois pourri tombé à terre, ou au contraire enfoui dans le sol Les *Panus* et *Lentinus* (notamment un *Lentinus* cf. *inconspicuus* Berk.) qui se développent sur l'arbre *mototo* s'appellent également *mototo*, ou *bouamototo*, de même que notre *Xylaria* médicinal — le *Penzigia papyrifera* — se nomme *bouamonti*, de *monti*=bois. Certain *Lentinus* poussant sur le bois « tombé et enterré » de l'arbre *mokoko* est le *bouamokoko*, un autre est précisé croissant sur le bois brûlé ; la jolie petite *Omphalia* des lianes est le *boualoukou*, de *loukou*, liane (en général). La Collybie *bouakondi* est « le champignon de la banane », identifiable au *Sympodia arborescens* (P. Henn.) Heim, bien reconnaissable à son habitus remarquablement fasciculé, et que nous avons étudié au Cameroun. Le *bouamboboko* croît sur le bois pourri de l'arbre *mboboko*.

Le *bouakaya* ou *Pluteus* cf. *cervinus* croît sur le support ligneux (*kassako*) du régime (*motonka mbila*) de palmier à huile (*mbila* en langue lingala) lorsque celui-ci est tombé à terre. Un autre champignon, qui pourrait être un *Pluteus*, vient sur le crottin de cheval : c'est le *bouambalata*, de *mbalata*=cheval. Le *bouadimba* est l'*Omphalia* du raphia (*dimba*), le *bouambongo* la Lépiote microspore, fort comestible, des pailles (*mbongo*), poussant dans le paillage dont on entoure les pieds de coton. Si les Clavaires sont réunies confusément sous le signe de l'arc-en-ciel, les Lissongos séparent une Clavaire *komanbondo* (de *bondo*=terre), terricole, d'une autre espèce, qui pourrait être un *Lachnocladium*, croissant sur le bois, et qui constitue le *koman*. Deux espèces de *Xylaria* nous apportent par leurs traductions indigènes des précisions plus affirmées encore : parmi les *Xylarias* claviformes — et probablement d'autres espèces ressemblantes — le *bouamboukagboyo* croît sur le fruit de l'arbre *gboyo* ; le *Xylaria ianthino-velutina* Mont., filiforme, est le *bouambouka-kangayèyé* qui pousse sur celui du *Tetrapleura* ou *kangayèyé* (Pl. phot. II, fig. 1, 2-4). Les Lissongos font parfaitement la différence entre les Agarics associés aux termites — pour eux, c'est aux meules —, nos *Termitomyces*, et ceux qui sont simplement saprophytes sur le revêtement des nids : Lépiotes, Psalliotes, *Stropharia* cf. *coronilla*.

Selon les saisons

L'opposition entre la saison pluvieuse (*nguèmbomboula*) et la saison sèche (*yâ*) est à l'origine de certains termes : le *Lentinus Bouayâ* Heim, remarquable espèce annelée, comestible, vient en saison sèche. De toute manière, les Lissongos opposent fréquemment ces deux époques de l'année dans leur connaissance des formes. Ils attachent à cette circonstance climatique une importance comparable à celle qu'ils donnent à l'habitat. Bien entendu, la lune, quelquefois, entre en jeu : le *Lentinus ramosipes* Har. et Pat. est le *songuebo*, « qui pousse quand la lune apparaît ».

Source MNHN, Paris

Pl. II. *Xylaria* cylindroide sur le fruit du gboyo (en haut) (1) et *Xylaria* filiforme sur le fruit du kangayèyè (2, 3, 4) (Gr. : 1, gr. nat. ; 2, x 0,7 ; 3, x 1,5 ; 4, x 2) (voir p. 81).

Source MNHN, Paris

Les relations zoomycétiques

On trouvera dans l'article en question une analyse détaillée du curieux exemple livré par le Cordyceps *de la fourmi-cadavre et le polypore à longs filaments appelé* Microporus Rhizomorpha.

. . . . . .

Mais parfois la relation entre le champignon et l'animal dépasse la comparaison banale pour se rapprocher d'un concept les liant plus étroitement l'un à l'autre.

La notion de parenté sexuelle

Nous la retrouverons ici comme en de multiples contrées des divers continents. Ailleurs, nous avons rappelé, avec G. Stresser-Péan, comment les Aztèques séparent le champignon femelle — *Psilocybe Wassonii* Heim, hallucinogène — du champignon mâle — *Cordyceps capitata* Holmsk. — en raison de la forme phallique de celui-ci, et comment ils les associent l'un à l'autre dans l'usage thérapeutique lié aux propriétés, hallucinogènes et peut-être antirhumatismales, du premier. Les Lissongos introduisent cette notion du champignon mâle et du champignon femelle dans une distinction de tout autre origine : il s'agit de deux Collybies fasciculées, proches par leur ressemblance étroite, mais bien spécifiquement distinctes, croissant à deux époques différentes, le *molomondongué* (de *molo*=mâle) poussant au début de l'année, et le *mondongué* (le champignon femelle) nettement plus tard.

La notion d'espèce et sa caractérisation linguistique dans un groupe homogène : les champignons des termitières.

On pourra prendre connaissance dans le travail de Roger Heim d'un développement de ce chapitre qu'il a plus particulièrement étudié.

. . . . . .

La notion de groupe systématique ou de famille naturelle chez les Lissongos

Les Lissongos semblent donc ignorer que cet ensemble de diverses sortes de champignons termitophiles caractérise un groupe naturel dont les conditions de vie, associées aux termites, sont les mêmes. Nous l'avons dit : ils ne les enferment pas dans un même terme. La notion de genre telle que nous la concevons leur échappe, ou plutôt leur paraît sans intérêt pratique. Ce qui les guide, c'est moins ce qui unit ces espèces l'une à l'autre que ce qui les distingue, et par conséquent la ressemblance fortuite rapportée par chacune d'elles, à un objet, un animal, à une condition saisonnière, ou même à la fois à l'ensemble de quelques circonstances : le lieu — la plaine —, le moment — le début de la saison sèche —, ce qui rappelle une telle date — le chant d'un certain oiseau. Cependant la notion du groupe systématique (à notre sens) selon leur concept va rejoindre parfois la nôtre, selon nos visions respectives. En vérité, les deux optiques peuvent être très proches, mais la traduction linguistique introduite s'inspirera d'appellations, donc de ressemblances, toutes différentes. Et l'analyse de celles-ci permettra parfois de jeter une lueur sur la tendance d'esprit qui appartient au Lissongo d'un côté, à l'Européen de l'autre. Un exemple symptomatique nous en est donné par la famille des Phalloïdées, ou Phallacées — l'ordre des Phallales d'après la nomenclature actuelle. Ces champignons, dont la flore européenne ne possède qu'une demi-douzaine de représentants spécifiques, sont au contraire abondants et variés sous les tropiques. Le terme sous lequel nous groupons ces cryptogames s'inspire évidemment de la silhouette phalique que plusieurs d'entre eux traduisent, d'où les noms des genres *Phallus, Ithyphallus, Mutinus, Saturninus* de Bosc, *Cyanophallus*, les appellations spécifiques surenchérissant parfois sur le sens des mots génériques : Ithyphallus *impudicus* (ou satyre puant des Français, satirione et pisciacane des Italiens), Mutinus *caninus* (ou satyre de chien, ou Hundsrute en allemand), Dictyophora *phalloidea*. Le terme *phallos* se reconnaît d'ailleurs dans d'autres champignons, où l'obsession priapienne des auteurs a trouvé son aboutissement depuis Plot (1679) qui créa la dénomination *Fungus phalloides* (Amanite phalloïde) : *Phallus esculentus* ou Morille ordinaire selon Linné et Bulliard, *Phallo-boletus esculentus* ou *Gyromitra gigas* selon Micheli (1729), *Phallus* pilon de Paulet, Crepidotus *phalligerus*, etc...

Source MNHN, Paris

Pour ce qui concerne la famille des Phalloïdées, les Allemands lui accordaient un nom plus poétique, celui de Pilzblumen, alors que les savants préféraient étendre le terme linnéen de *Phallus* (1753) qui peu à peu inscrivait autour de lui des espèces physionomiquement fort éloignées cependant. En effet, si les Phalles les *Mutinus*, les *Simblum* possèdent des formes suggestives, d'autres comme les *Aseroë* ou les *Lysurus* n'en sauraient représenter que des aspects relevant de la tératologie, alors que les Clathres, les *Laternea*, les *Anthurus*, les *Colus*, les *Blumenavia*, sont mieux assimilables à des cages comme le rappelle le premier de ces mots (du latin qui veut dire *grillage*).

Bien entendu, les Africains et particulièrement les Lissongos connaissent ces champignons, mais le terme sous lequel ils les assemblent s'inspire d'une toute autre ressemblance, et la pudeur native des Noirs leur interdisait le rapprochement évocateur. C'est d'un tout autre côté qu'ils ont cherché le trait d'union physionomique. Le Clathre est une cage aux épais barreaux, le Dictyophore (*Dictyophora phalloidea* (Desv.) Fisch.) (Pl. phot. II, fig. 1, 2) offre autour du stipe, cher aux émules de Freud, émanant du bord inférieur du pileus — marqué de ce rapprochement — un voile ajouré comme le serait un tulle délicat aux larges alvéoles. De là est venu le mot lissongo, *bouassangui*, champignon en forme de panier tressé au large réseau : cette pièce familiale est le *sangui*, fort utilisé par les femmes africaines. Et par voie de généralisation — voie intuitive d'autre part —, les Lissongos désignent sous ce nom vernaculaire toutes les Phalloïdées qu'ils connaissent. Cette véritable histoire nous a paru digne de servir d'exemple, et d'argument. Elle rapproche la ressemblance anecdotique de la parenté vraie.

. . . . . .

La notion de parenté systématique

Sur la notion de parenté interspécifique, nous choisirons le cas de certaines Pezizes appartenant à la division des Discomycètes inoperculés, espèces généralement lignicoles (1), à chair tenace, et caractérisées essentiellement par l'absence d'opercule au sommet de l'asque qui s'ouvre comme un sphincter pour livrer passage aux spores. Le genre *Cookeina* Kunt. (ou *Pilocratera* Henn.), strictement tropical, comprend des formes pédicellées, profondément cupulées, de couleur pâle ou vivement rouge, à chair mince, élastique et ferme, ornées de poils fasciculés, longs ou courts, voire à peine visibles. Trois espèces notamment sont communes en pays lissongo, le *Cookeina Tricholoma* (Mont.) Kuntze, qui varie du blanc au rose orangé, à poils longs, colorés, parsemés sur la partie extérieure et plus serrés le long de la marge, une seconde sorte à longs poils blancs, localisés à ce bord, enfin le *Cookeina sulcipes* (Berk.) Kuntze, de mêmes couleurs rosâtre ou lilacine, et à poils marginaux très courts. Ces trois espèces sont groupées sous le vocable *mokotokolo*, mais les deux premières, à longs poils, transmettent cette particularité au terme trinominal : *mokotokolo mua toua* (« ... qui a des poils »).

Un second genre tropical, aux représentants d'aspect et de couleur très différents, mais appartenant à la même tribu parmi la famille des Sarcoscyphacées, par suite des caractéristiques sporales et anatomiques, concerne la coupure *Phillipsia* Berk., comprenant des espèces souvent en forme de cuiller, étalées ou à peine cupulées, sessiles ou presque, parfois de taille appréciable (jusqu'à 6 à 7 cm), dont la teinte est le plus souvent rouge, rouge violeté ou violette. Un esprit étranger à la Mycologie éprouverait quelque peine à rapprocher les *Cookeina* des *Phillipsia*. Or les Lissongos l'on fait depuis longtemps puisqu'ils désignent les

(1) Ces champignons ont fait l'objet d'une remarquable étude de Marcelle Le Gal (Flore mycologique de Madagascar et Dépendances. IV Discomycètes, Muséum, Paris, 1953).

Bien des genres de champignons européens caractérisés par leur habitus terricole ou humicole deviennent, par leurs représentants spécifiques, lignicoles sous les tropiques **Boletus, Strobilomyces, Russula, Lactarius,** etc. (R. Heim, 1943).

Source MNHN, Paris

Phillipsia — comme *Ph. Domingensis* Berk. — sous le nom de *ngomokotokola*, littéralement « la maman du *mokotokolo* », c'est-à-dire « l'espèce-mère des Cookeinas ». On n'hésitera pas à louer ce sens des affinités appliqué à un cas où la ressemblance physionomique serait difficile à découvrir.

. . . . . .

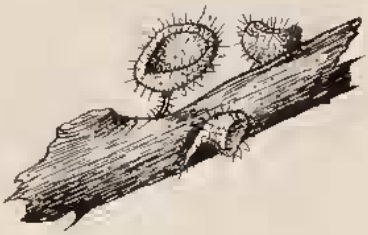
***

À la suite des emprunts ci-dessus, l'auteur a cru pouvoir joindre les réflexions suivantes :

On peut ajouter que les exemples transcrits dans cette étude, comparés à ceux tirés d'autres investigations analoques, conduisent à des déductions d'un indiscutable intérêt. Depuis la publication dans *Sciences*, une expédition, entreprise avec mon ami R. Gordon Wasson au centre de la Nouvelle-Guinée, en août-septembre 1963, au milieu des populations Kuma, très proches du néolithique, a permis de recueillir parmi cette race très mycophage des données également précieuses, mais toutes différentes des précédentes. Ici, le caractère poétique, d'une part, la traduction d'une acuité d'observation exceptionnelle, d'autre part, tels que les Lissongos les manifestent, font place à des expressions dont le sens, beaucoup plus primitif, est lié à l'emprise d'une magie rituelle et à des comparaisons beaucoup moins objectives.

De même, nos expéditions avec R.G. Wasson chez les Indiens du Mexique (1953-1961) nous ont permis d'accumuler divers renseignements sur les noms vernaculaires prêtés aux champignons. Les espèces hallucinogènes notamment, qui constituent le point majeur d'intérêt de diverses populations indiennes, non seulement dans le passé mais aujourd'hui encore, en raison de l'usage religieux qui en est fait, portent des termes liés à celui-ci et aux pratiques rituelles correspondantes, mais surtout aux propriétés et aux habitats de ces végétaux.

Une synthèse à partir de ces documents sera tentée plus tard. Mais déjà pouvons-nous affirmer que de la confrontation analytique, judicieusement mise en valeur, des termes utilisés pour les mêmes champignons ou des espèces voisines dans des dialectes tout différents, on pourrait tirer de précieux enseignements sur les qualités mêmes, spirituelles et sensibles, des ethnies correspondantes, et sur certaines de leurs pratiques.



Source MNHN, Paris